

En Wallon

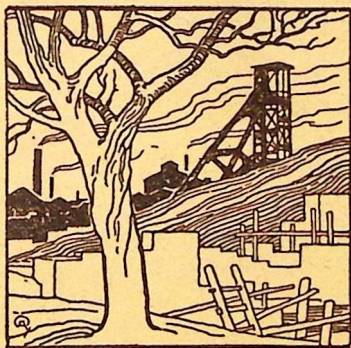
---

# POÈMES CHOISIS DE GABRIELLE BERNARD

*(Dialecte de Moustier-sur-Sambre)*

Introduction et Notes de Maurice PIRON

Traduction française de Marcel FABRY



ÉDITIONS DE LA VIE WALLONNE

à Liège, 74, boulevard d'Avroy

---

1938

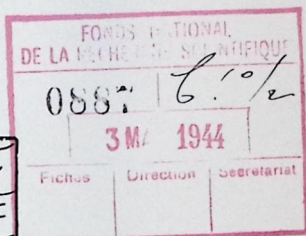
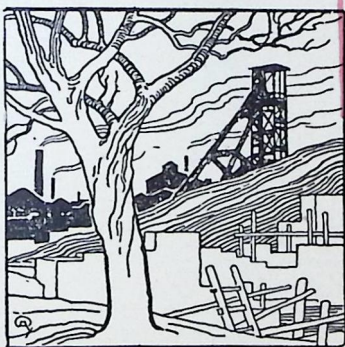
En Wallon

# POÈMES CHOISIS DE GABRIELLE BERNARD

(Dialecte de Moustier-sur-Sambre)

Introduction et Notes de Maurice PIRON

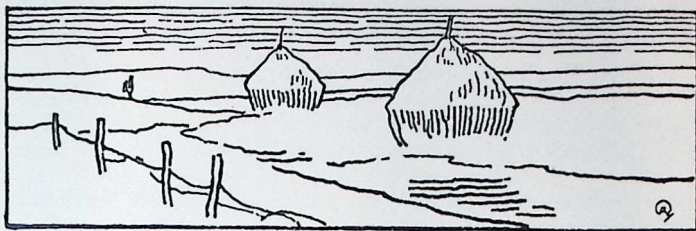
Traduction française de Marcel FABRY



ÉDITIONS DE LA VIE WALLONNE

à Liège, 74, boulevard d'Avroy

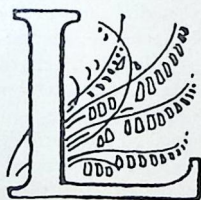
—  
1938



EN WALLON

## Poèmes choisis de Gabrielle Bernard

(Dialecte de Moustier-sur-Sambre)



La *Vie wallonne* a publié dans ses numéros du 15 février et du 15 mars 1937 (t. XVII, pp. 179-186 et 204-216) une étude attentive de M. Marcel Fabry sur l'œuvre lyrique, d'expression française et dialectale, de Gabrielle Bernard.

Les poèmes wallons de M<sup>lle</sup> Bernard n'ont pas encore été réunis en volume et beaucoup sont même inédits. Il y a quelques années, l'*Anthologie des Poètes wallons namurois* de Lucien et Paul Maréchal (1) révéla le nom de ce nouvel écrivain en publiant deux de ses œuvres de début dont l'une, *Lès boles di savon*, trahissait un tempérament original d'artiste et une technique déjà pleine de ressources. C'était en 1930. Jusqu'alors, le français avait suffi à Gabrielle Bernard comme moyen d'expression littéraire, et, bien qu'elle employât quotidiennement le wallon, elle n'imaginait point qu'on pût le faire servir à des fins vraiment artistiques. Tout au plus connaissait-elle l'existence d'un mouvement littéraire dialectal; elle ne s'y intéressait pas, le soupçonnant de n'abriter que les élucubrations de chansonniers vulgaires et de bardes municipaux. M. Fabry a rappelé comment, à la demande d'un professeur de

(1) Namur, E. Dubois, 1930, pp. 229-231

musique, M. Ernest Montellier, Gabrielle Bernard écrit sa première poésie wallonne, *Li Bèlch aus Rolches*, qui devait l'amener à faire partie du cercle des *Rèlis namurwès*. Et tandis qu'elle apprenait à connaître les œuvres marquantes de nos auteurs — le petit nombre de pages classiques qui, seules, donnent aux lettres wallonnes une existence réelle, — elle pouvait se convaincre des possibilités littéraires de nos dialectes. Elle eut ainsi tout loisir de constater que bien des choses restaient à dire en wallon; et cette découverte lui était d'autant plus précieuse, qu'ayant momentanément cessé d'écrire en français, elle voyait s'offrir à elle, tout neuf, un instrument linguistique singulièrement riche <sup>(2)</sup>.

Le talent de Gabrielle Bernard s'est imposé de façon décisive avec *C'èsteève ayîr* (C'était hier), groupe remarquable de quatorze sonnets d'une inspiration familière qui s'élève, par instants, à des visions simples et fortes, à ces images dépouillées qu'un beau tercet final vient rendre plus larges encore. Notre choix n'a repris aucune de ces pièces qui ont paru dans le *Bulletin de la Société de Littérature wallonne* <sup>(3)</sup>. Mais *Li mèyeû paurt*, *Li veuve*, *Li ristindeûse*, composés après *C'èsteève ayîr*, se rapportent, psychologiquement du moins, au même ensemble. On ne peut en dire autant de *L'èboul'mint*, pièce détachée d'une série, restée inachevée, de sonnets consacrés à la vie des mineurs. Ce thème, Gabrielle Bernard l'a repris avec plus d'envergure dans une suite de poèmes en vers libres, sorte d'« évangile de la pitié », et parfois de la révolte, sur les *corons* du Pays noir. De ces fresques sociales, au nombre de cinq, *Leûs-èfants* représentera la plus désolée, la plus réaliste aussi, à la manière franche et directe du peuple. Et, après avoir lu *Feus d' ranches* et *Filés d' l'Avièrje*, poèmes d'un lyrisme grave, uni, sans éclat, il sera facile de juger des vertus de renouvellement d'un art aussi fécond. Faut-il dire à présent que ce choix, trop restreint, hélas! n'a rien d'homogène? On a pensé qu'il répondrait mieux à son but en faisant connaître les aspects divers de cette poésie en dialecte, si humaine et si neuve par endroits.

Maurice PIRON.

*Note* : La traduction française de ces poèmes est due à M. Marcel Fabry. MM. Jean Haust et Lucien Maréchal, que nous remercions ici, ont bien voulu revoir les textes. Ces derniers, sauf l'un ou l'autre publié dans une revue ou un journal local, sont inédits.

<sup>(2)</sup> Détails extraits d'une lettre du 30 janvier 1938.

<sup>(3)</sup> Tome 64, Liège, 1932, pp. 491-499.

**Li mèleû paurt**

Quand dji sins m'portè-plume, dins mès d'wèts, trop pèsant,  
 Qui dj' vòreûve vòy aute tchôse qu'on plafond pa d'zeû m' tiesse,  
 Dji sondje, tot-an r'wétant lès campagnes pa l' fignèsse,  
 Qui, dins mès vîs parints, gn-a yeû dèss payisans;

- 5 Qui lèye, an gros chabots, m'wèrneûve lès vatches aus tchamps,  
 Su pîds taurd èt matin po s' maujone èt sès bièsses,  
 Tins qui li, maneûvrant li tchèreuwe ou bén l'yèsse,  
 Fyeûve, didins lès royons, crèche li pwin d'sès-èfants.

- Dj'èl comprend bén ossi, portant, l'grande vovès dèl tère!  
 10 Mins mès brès sont trop fwèbes èt mès mwins sont trop lères,  
 Cès deurès bèsognes-la leû féy'nut one myète peû.

Et, r'djèton disfwarcî d'one race di coradjeûs,  
 Dji m'di, an rodjichant, qu'one bèle djaube tote dorée  
 E-st-on mèleû ovradje qui l' tchanson l' mia toûrnée.

**Feus d' ranches**

Au fond dèss djardéns, au-d'-di-long dèss lères,  
 Dèwèss l' fén d' sèptimbe, on lès wèt blam'ter,  
 Et dji r'wète vòlî leûs blankès fumères  
 Qui sont come lès twatches dèl mwârt di l'èsté.

**La meilleure part (le meilleur lot).** — Quand je sens ma plume trop lourde entre mes doigts, — quand je voudrais voir autre chose qu'un plafond au-dessus de ma tête, — je pense en regardant les campagnes par la fenêtre, — que, parmi mes vieux parents, il y eut des paysans.

— Qu'en gros sabots, elle conduisait les vaches aux champs, — sur pieds, soir et matin, pour sa maison et ses bêtes — pendant que lui, manœuvrant la charrue ou la herse, — faisait, dans les sillons, croître le pain de ses enfants.

— Je la comprends aussi, pourtant, la grande voix de la terre! — Mais mes bras sont trop faibles et mes mains sont trop tendres, — ces dures besognes leur font un peu peur.

— Et, rejeton affaibli d'une race courageuse, — je me dis, en rougissant, qu'une belle gerbe toute dorée — est un meilleur ouvrage que la chanson la mieux tournée.

**Feux de fanes.** — Au fond des jardins, tout au long des terres, — vers la fin de septembre, on les voit flamber, — et j'aime à regarder leurs blanches fumées — qui sont comme les torches de la mort de l'été.

5 *Lès-èfants pwal'nut totes sôrtès di ram'chis',  
Dès vis rabéns d'aye ou bén dès favas,  
Et dès fleûrs sêchîyes, dès strins, dès ronchis',  
C'è-st-au cia qu'ârè l' pus bia dès forgnas!*

*Tot ç' qui d'zos l'solia, fyeûve li glwêre do monde*  
10 *Frîle an s'cotwartchant dins lès grifes do feu  
Qui copète, cotoûne, cohagne èt s' rênonde  
Autoû dès sêcheûs, grûlant pîre qu'on leup!*

*Lî fumêre, mwints côps, rabat, pique lès-ouy,  
L'air sint d' dja l'uvîèr, i tchêt dèl creuweû,*  
15 *I passe on vint fris' qui done li tchau d' pouye;  
On sondje aus mwès djoûs, si côûts, si grigneûs...*

*Et portant dj'inme bén, po vòy lès stindêyes  
Dès têres dispouyîyes èt dès p'lits cortis  
Ousqui lès feus d' ranches mèl'nut leûs blam'téyes,*  
20 *Di griper su l'liène, quand l' vièsprêye finit.*

*Dji m'dimande adon : Quand nosse têre djonnêse  
A pièrdû sès fleûrs fautchîyes pa lès-ans,  
A qwè bon aarder l' sov'nance di s' promêsse,  
Ram'chis' qui sêtchit, an nos disbautchant?*

— Les enfants apportent toutes sortes d'émondes, — de vieilles tiges de haie ou des cosses de fèves, — et des fleurs séchées, de la paille, des ronces, — c'est à qui aura la plus belle flambée!

— Tout ce qui, sous le soleil, faisait la gloire du monde — grésille en se tordant dans les griffes du feu — qui pétille, s'enroule, mord et s'élance — autour des déchets, grondant pis qu'un loup!

— Souvent la fumée se rabat, pique aux yeux; — l'air sent déjà l'hiver une bruine humide tombe; — un vent frais passe, qui donne la chair de poule; — on pense aux mauvais jours, si courts, si maussades...

— Et j'aime pourtant, pour voir les étendues — des terres dépouillées et des petits courtils — où les feux de fanes mettent leurs flambées, — de grimper sur la colline quand finit la vesprée.

— Je me demande alors : Quand notre tendre jeunesse — a perdu ses fleurs fauchées par les ans, — à quoi bon garder souvenance de sa promesse — émondes qui se dessèchent, en nous attristant?

25 *Dèbris ousqui l'cœur cache sès vîyès nanches,  
Bias-èsprwèrs sins sâte, amours disfloris...  
Mins qu'èst-ce qu'a l' coradje di fé on feu d' ranches  
Dès chérès fênasses dès bouquêts d'avri?*

*Qu'èst-ce qui sâreûve bén, au sou dèl vîyèsse,  
30 Brûler l'fleûr sins sêve ousqu'on r'wèl l' vî tins,  
Sépant bén qu' l'uvîèr qui man'ciye nosse tîsse,  
N'amwinne nén, a s' sâte, on novia prêlins?*

*Aurdans nos sov'nîrs flanis, sins nos plainde;  
Si nos lès brûlînn', nosse cœur rafrèdi  
35 Ireûve co, bén sûr, rimouwer leûs cîndes  
Po r'trover one breûje... èt p'lu s'î r'chandi!*

### Filés d' l'Avièrje

*Quand octôbe èrunit lès brwès  
On lès wèl linqui leûs-èchêts  
Come one blanke sôye, d'one aye a l'aule...*

*Lès matinéyes ni sont wêre tchaudes,  
5 Il a rèlé su lès pachis...*

*Filés d' l'Avièrje au bôrd dès ris  
Ousqui l'roséye èfile sès pièles...*

---

— Débris où le cœur cherche ses vieux coins secrets, — beaux espoirs sans suite, amours déflurées... — Mais qui a le courage de faire un feu de fanes — des chères touffes mortes des bouquets d'avril?

— Qui pourrait bien, au seuil de la vieillesse, — brûler la fleur sans sève où l'on revoit le vieux temps, — sachant que l'hiver qui menace notre tête, — n'amène pas à sa suite un nouveau printemps?

— Gardons nos souvenirs flétris, sans nous plaindre; — si nous les brûlions, notre cœur refroidi — s'en irait bien sûr, remuer leurs cendres — pour retrouver une braise... et s'y réchauffer!

**Fils de la Vierge.** — Quand octobre rouille les bois, — on les voit tendre leurs écheveaux — comme une soie blanche, d'une haie à l'autre...

— Les matinées ne sont guère chaudes, — il a gelé blanc sur les pâtis...

— Fils de la Vierge au bord des « ris » — où la rosée enfle ses perles...

*L'uvîèr s'anonce, li bîje sofèle.*

*Filés d' l'Avièrje pa tos costés,  
10 Est-ce li blanc doû do-clér èsté,  
Tèchî pa lès dawèts dès macrales,  
Su lès rouwaus, su lès rouwales?*

*Filés d' l'Avièrje avau lès tch'mins;  
On sondje a dès frèds lèd'dimèins;  
15 Lès cinses ont rintré leûs dinréyes.*

*Filés d' l'Avièrje su lès-urées...*

*Filés d' l'Avièrje su lès bouchons,  
Blanc doû frum'jyant dèl bèle saison,  
Tronnant su lès fouyes dèdja cûtes...*

*20 Filés d' l'Avièrje a mès timplis...  
A qwè bon lès gurgnis rimplis,  
Quand on sint s' cœûr èt sès brès vâdes?*

### Li veuve

*Ele ètind l' cri dès coqs au-d'-truviès d' sès câraus...  
Sûr qu'èle n'a nèn dwârmu! Mins come l'air divint bleuwe,  
Ele quite si lét trop laudje èt priye, a mwins djondeuwes,  
Po s' pauve vi ome, qu'ayîr on-za pwarté lauvau...*

---

— L'hiver s'annonce, la bise souffle.

— Fils de la Vierge de tous côtés, — est-ce le deuil blanc du clair été, — tissé par les doigts des sorcières, — sur les ruisseaux, sur les ruelles?

— Fils de la Vierge parmi les chemins; — on songe à de froids lendemains; — les fermes ont rentré leurs récoltes.

— Fils de la Vierge sur les talus...

— Fils de la Vierge sur les buissons, — deuil blanc et frémissant de la belle saison, — tremblant sur les feuilles déjà brunies...

— Fils de la Vierge à mes tempes... — A quoi bon les greniers remplis, — quand on se sent le cœur et les bras vides?

**La veuve.** — Elle entend le chant des coqs à travers ses carreaux... — Sûrement, elle n'a pas dormi! Mais comme l'air bleuit, — elle quitte son lit trop large et prie, à mains jointes, — pour son pauvre vieil homme, qu'hier, on a porté là-bas...

c C'è-st-one djint qu'a lodi travayî come on tch'fau;  
 Ele si boute al bèsogne, ossi rade diskindeuwe.  
 On bon feu va r'chandi l' grande cujène one myète creuwe,  
 Et l' feume mèt bouère di l'eûwe, va cheûre si ramponau...

C'èst qu'èle a su lès spales quarante-céng ans d' mariadje!  
 10 Et lins qui s' coq'mwâr tchante, èle coloune èt somadje,  
 Rifyant, sins-î sondjî, ci qu'èle fyeûve chaque matin...

Ele a mètu deûs jates, còpé dès brinkes di pwin,  
 Si paurt, d'a li... Pwis èle comprind, dimeûre tote bidèsse  
 Et s' sègne an djèmichant : — « Ous' qui dj'aveûve mi tièsse? »

### Li ristindeûse

Torine è-st-one boune féye; pace qui s'mame, aflidjîye,  
 Aveûve trop dandjî d' lèye, èle n'a nèn v'lu s' marier;  
 Si mèstî d' ristindeûse lès fyant p'lilemint viker,  
 Ele ovrière, timpe èt taurd sins jamais s' dire naujîye.

5 Po-z-achèver l'samwinne, èle ristind one cwârbiye;  
 Li finièsse èst douviète dissus l' bia djoû d'èsté;  
 I fait tchaut; li viye djint, qu'è-st-odéye di causer,  
 Si rastoke è s' fauteuy èt bén rade s'èsglimîye.

— C'est une femme qui, toujours, travailla comme un cheval; — elle se met à la besogne, aussitôt descendue. — Un bon feu va réchauffer la grande cuisine un peu humide; — elle met bouillir de l'eau, secoue son « ramponneau »...

— Elle a sur les épaules quarante-cinq ans de mariage! — Et tandis que sa bouilloire chante, elle va et vient, soupire, — refaisant, sans penser, ce qu'elle faisait chaque matin...

— Elle a mis deux tasses, coupé des tranches de pain, — sa part, à lui... Puis elle comprend, demeure toute confuse — et se signe en gémissant : « Où avais-je la tête? »

**La repasseuse.** — Torine est une bonne fille; sa mère, infirme, — ayant trop besoin d'elle, elle n'a pas voulu se marier; — son métier de repasseuse les faisant vivre modestement, — elle travaille tôt et tard, sans jamais se dire fatiguée.

— Pour terminer la semaine, elle repasse une layette; — la fenêtre est ouverte sur le beau jour d'été; — Il fait chaud; la vieille, fatiguée de parler, — se rencogne dans son fauteuil et bientôt s'assoupit.

*Torine ripléye, curicûse, lès cayèts fris' èt blancs,  
10 Fait briker lès dintèles, fait dès flotches aus rubans,  
Rasplatit lès costeures, di peû qu'êles ni fuch'nuche*

*Por one lêre pia d'èfant, quéquefiye one myète trop ruches,  
Pwis, tot d'on côp, sondjaude èt sins comprinde poqwè,  
Là qu'èle si mèt a brêre dissus on p'tit fou-brès...*

### L'èboul'mint

*Lès-omes si luquint l' coude an r'pardant leû-z-ovradje,  
Et nèn onk n'a moufté quand Batisse, li porion,  
Mostrant lès pîres di stape qui boutint d'zo l' sauvlon,  
Leû dit : « Stanç'nans, lès fis! Rachonez vosse coradje! »*

*5 Il achèveûve a pwinne qu'on gros meurtia d' Ichèrbon,  
Arou on brût d'infér, si crèvaude èt s' distatche,  
Et, vèyant autoû d' zèls travayî lès brèzadjes,  
Lès vîs ouyeûs crîy'nut : « Ci côp-ci, c'èst po d' bon! »*

*Adon, l' long dèl gal'rîye, c'è-st-on pèl'mî-pèl'mèle;  
10 Li vouûssûre a churé su l' moncia qui s' comèle;  
Tote li winne si rêcrase èt stofe lès ûrlèmint.*

---

— Torine replie, adroite, les pièces fraîches et blanches, — fait saillir les dentelles, fait des nœuds aux rubans, — aplatit les coutures, de crainte qu'elle ne soient

— Pour une tendre peau d'enfant, peut-être un rien trop rêches, — puis tout à coup, rêveuse, et sans comprendre pourquoi, — la voilà qui se met à pleurer sur une petite brassière.

**L'éboulement.** — Les hommes se heurtèrent du coude en reprenant l'ouvrage, — et pas un n'a répliqué quand Baptiste, le porion, — montrant les pierres de soutènement qui pointent sous le sablon, — leur dit : « Étançonmons, les fieux! rassemblez votre courage! »

— Il achevait à peine qu'un gros mur de charbon, — avec un bruit d'enfer se crevasse et se détache, — et, voyant autour d'eux s'ébranler les boisages, — les vieux houilleurs s'écrient : « Cette fois, c'est pour de bon! »

— Alors, le long de la galerie, c'est un désordre fou; — la voûte s'est déchirée sur le monceau qui s'entremêle; — toute la veine s'écrase, étouffe les hurlements.

*Al copète, i fait clér. On tchèron crîye : « Au... ritte!... »  
 Dès-èfants, dins on pré, coud'nut dès marguèrites,  
 Et l' grand solia d' julèl' fait meûri lès frumints...*

### Leûs-èfants

*Méngurlèts ou soflés, blatçots,  
 An gros solés ou an chabots,  
 I sont-st-aujîyemint r'conichauves,  
 Arou leû tchau sins seûve di plantes di cauve,  
 ‡ Lès-èfants do coron,  
 Lès pauvres-èfants qui p'wat'nut dins leû song  
 Li misère d'one race alan-yîye.*

*Et... i-gn-a branmint!  
 Lés fé, c'èst l' seûl plaijî qui n'cosse rén... su l'momint!  
 10 Et sovint,  
 Ah! pus sovint qu'à s' loû, èle atrape si choûrchîye,  
 Li feume d'ouyeû!*

*S'mince di bribeû,  
 S'mince di misère...  
 15 Est-ce qu'èle sondje al douce glwère d'yèsse mère?  
 A-t-èle li tins, l' feume do aveû  
 Ou do yèrtcheû?  
 On p'tit a v'nu, onk dissus s' brès, onk à sès cotes,  
 One fornéye d'outes, plantés tortos inte deûs ribotes!*

---

— Au-dessus, il fait clair. Un charretier erie : « Au... ritte! » —  
 Des enfants, dans un pré, cueillent des marguerites, — et le grand  
 soleil de juillet fait mûrir les froments...

**Leurs enfants.** — Maigrelets ou bouffis, blafards, — en gros souliers  
 ou en sabots, — ils sont aisément reconnaissables, — avec leur chair  
 sans sève de plantes de cave, — les enfants du coron, — les pauvres  
 enfants qui portent dans leur sang — la misère d'une race alanguie.

— Et... ils sont nombreux! — En avoir, c'est le seul plaisir qui  
 ne coûte rien... au moment même! — et souvent, — ah! plus souvent  
 qu'à son tour, elle attrape son paquet, — la femme de houilleur!

— Graine de mendiant, — graine de misère... — Pense-t-elle à la  
 douce gloire d'être mère? — A-t-elle le temps, la femme du haveur —  
 ou du hiercheur? — Un petit à naître, un sur les bras, un à ses jupes,  
 — une journée d'autres, plantés tous entre deux ribotes!

- 20 *Ci n'est nèn d'faute, portant, qu'a s'-l-ome — li malèrcús —  
 Ele ni r'proche si p'lite gote!  
 I dit qu'ça fait rovî lès cigâres do porion,  
 Li creuweû dèl fosse, li poussière èt l' crasse,  
 Mins l' pauve djint sèt bèn qui, si wère qu'i-gn-a place,  
 25 Quand i r'vént sô, si compte d'a wèye èst bon!*

*Onk di pus a nouîri quand on n' fait nèn crausse soupe!  
 C'est lèye qu'è patirè! Li n' frè nèn djoûrnéye double!*

- Lès-èfants do coron,  
 Mau nouîris, mau r'nipés, mau tchaussés... dès p'tits d'ome  
 30 Tot l' minme... Is-ont bèn l' drwèt, n' chone-t-i nèn, d'viker come  
 Lès-autes-èfants?*

*Ça n' vike wère, ça vike mau... ça n' conèt nèn l' carèsse!  
 Est-ce qu'èle a l'tins, l' moman?*

- Lès pus p'tits ont d'dja pris lès deurs visadjes dès grands  
 35 Et leûs djèsses...*

*Ça n'vike wère, ça vike mau... èt trop sovint l' mwårt fautche;  
 Ele èst tintéye, èle wèt trop d'uch au laudje,  
 Trop d' peûmons disfwarcés, trop di stomac' nantis,  
 Trop d' fwèbes-ouchas èt trop d' song racléri*

- 40 Pa lès cints-ans d' misère  
 Qu'ont èvoyî al fosse lès fis après lès péres...*

---

— Ce n'est pas faute, pourtant, qu'à son homme — le malheureux — elle ne reproche sa petite goutte! — Cela fait oublier, dit-il, les « cigares » (réprimandes) du porion, — l'humidité de la fosse, la poussière et la crasse; — mais, la pauvre femme le sait, dès qu'il y a place, — s'il revient ivre, son compte est bon!

— Un de plus à nourrir quoiqu'on ne fasse pas soupe grasse! — C'est elle qui en pâtit! Lui ne fera pas journée double!

— Les enfants du coron, — mal nourris, mal nippés, mal chaussés... des petits d'homme — quand même... Ils ont bien le droit, ce semble, de vivre comme — les autres enfants?

— Cela ne vit guère, cela vit mal... cela ne connaît pas la caresse! — A-t-elle le temps, la maman? — Les plus petits ont déjà pris les durs visages des grands — et leurs gestes...

— Cela ne vit guère, cela vit mal... et trop souvent la mort fauche; — elle est tentée, elle voit trop de portes ouvertes, — trop de poumons ébranlés, trop d'estomacs fatigués, — trop de faibles os et trop de sang éclairci — par les cent ans de misère — qui vouèrent à la fosse les fils après les pères...

Et lès cias qui crèch'nut  
 Ele lès-a d'dja tchawèzi po lès gueûléyes a v'nu  
 Dèl mougneûse d'omes, li fosse :  
 45 Lès gamins, c'est po l' fond, lès fèyes gangu'ront leû crosse  
 Dins lès bèsognes do djoû.

Li tchèrbon mèl l' payis d' grand doû :  
 Do nwâr dissus l' tèris', lès cârés, dins lès reuwes,  
 Su lès maujones è su lès coûs.  
 50 Li solia lût èl l'air èst bleuwe,  
 Mins l' coron d'meu're tot bribozé,  
 Et dès bindes d'èfants machurés  
 Djoûw'nut dès djès a fé tronner,  
 D'ri lès tèris' èl dins lès prés  
 55 Djanis d' fumêres...

Promètus aus-infèrs dèl tête,  
 C'est dèl tchau po l' fosse, lès gamins;  
 Lès fèyes, c'est dèl tchau d'amûs'mint,  
 Po comincî... Feumes divant l'âdje,  
 60 — Est-ce qui l' mame a l' tins d'î wêlî? —  
 Pus taurd, trissès feumes di mwinnâdje,  
 Vîyes a trinle ans, lès rins spotchîs,  
 Fumêles nantîyes...

---

— Et ceux qui grandissent, — elle les a choisis déjà pour les goulées à venir — de la mangeuse d'hommes, la fosse : — les gamins sont pour le « fond », les filles gagneront leur croûte — dans les besognes de plein air.

— Le charbon met le pays en grand deuil : — du noir sur le terris, le carreau, dans les rues, — sur les maisons et sur les cours. — Le soleil luit, le ciel est bleu, — mais le coron reste maculé, — et des bandes d'enfants barbouillés — jouent à des jeux qui donneraient le frisson, — derrière les terris et dans les prés — jaunis par les fumées...

— Promis aux enfers de la terre, — c'est de la chair pour la fosse, les gamins; — les filles, c'est de la chair à plaisir, — pour commencer... Femmes avant l'âge, — la mère a-t-elle le temps de vieillir sur elles? — Plus tard, tristes ménagères, — vieilles à trente ans, l'échine brisée, — femelles éreintées...

*Et, pauvres-enfants blatchots, aus tch'fias come disténdus,*  
 65 *C'è-st-au djè dèl vîye*  
*Qu'i djoûw'nut,*  
*Drî lès tèris', drî lès murayes :*  
*I djoûw'nut au mwinnâdje èt ça d'vent dès balayes,*  
*I djoûw'nut aus-ouyeûs, ho-z-awè ètlindu*  
 70 *Leû père raconter lès-istwéres dèl laye.*  
*I conèch'nut l' nom dès-ostis,*  
*I djur'nut come dès Scotch, sèp'nut tos lès laids contes*  
*Qui lès-ouyeûs lach'nut, al diskinte, al rimonte,*  
*Lès pauvres pîtils!*

75 *Inocînts portant, qwèqu'i f'rént rodji*  
*Pus d'one grande djînt qui lès choûl'reûve!*

*I sont là, face al fosse, ni sondjant qu'a djouwer...*  
*Leû tchau blatchote di plante sins seûve*  
*Et leûs cwârs moflasses ou nukés*

80 *Vos fây'nut mau a vôy. Gn-a dès cias qu'on r'viès'reûve*  
*An les djondant!*

*Ousqu'i sont, lès-èfants gâtés pa leû moman?*  
*Lès-èfants qu'on carèsse, qu'on pomponc, qu'on dôrlote?*  
*Lès bauchèles a poupènes èt lès bias p'tils gamins*

85 *Qu'ont dès cacayes tant qu'i voul'nut, dès bons parints?*

*Cès-ti-ci ont pus d' clatches qui d'pwin!...*

— Et pauvres enfants blafards, aux cheveux déteints, — c'est au jeu de la vie — qu'ils jouent, — derrière les terris, derrière les murailles : — ils jouent au ménage, et cela devient querelle, — ils jouent aux houilleurs, pour avoir entendu — leur père raconter les histoires de la taille. — Ils savent le nom des outils, — ils jurent comme des Ecossais, connaissent les propos grivois — que lâchent les houilleurs, à la descente, à la remonte, — les pauvres petits!

— Et pourtant [ils sont] innocents, quoiqu'ils feraient rougir — plus d'une grande personne qui les écouterait!

— Ils sont là, face à la fosse, ne songeant qu'à jouer... — Leur chair blafarde de plante sans sève — et leurs corps mollasses ou noueux — tout mal à voir. Il en est qu'on renverserait — en les touchant!

— Où sont-ils les enfants gâtés de leur maman? — Les enfants qu'on caresse, qu'on pomponne, qu'on dôrlote? — Les fillettes à poupènes et les beaux petits gamins — qui ont des jouets à foison, de bons parents?

-- Ceux-ci ont plus de claques que de pain!...

*Gamins a trop lènès culotes,  
An gros solés ou an chabots...  
On wèt pus d'on p'tit raculot*  
90 *Qu'ûse one paire d'a s' frère... ça chalbote,  
I bwèsléye... i n' sâreûve couru!*

*Et l'fosse, ho sès gueûléyes a v'nu,  
Guigne lès-èfants mârqués do signe dèl raçe dannéye...*

*Li pus' èst là, d'vant zèls, dins s'mannèsté;*  
95 *Dès tch'minéyes si drès-nut come lès nwârs tchandèles  
D'on nwâr auté...*

*Li fosse rathe èt ronfèle,  
Arou totes sès côrwès,  
Sès machin'rîyes èt sès tch'folèts,*  
100 *Si bèfrwè...  
C'èst l' monse sins cœûr qui mougne li tchau dès-omes...  
Ele ronfèle, li fosse, come s'èle f'reûve on some  
Après awè lofé tot s' sô.*

*Et, tot d'on côp,*  
105 *On direûve qui l' bèfrwè stint s' cô...  
One cloke a soné dins l' djoû qui discline,  
Li monse rêwèyi si r'mèt a l'afut :  
Dès-omes ont r'monté, dès-autes diskind'nut...*

*Dins l'gnût qui tchèt, l' fumère des tch'minéyes si discline...*

---

— Gamins en culottes trop minces, — en gros souliers ou en sabots...  
— On voit plus d'un petit dernier-né — usant des chaussures de son frère... cela ballote, — il boitille... il ne pourrait courir!

— Et la fosse, pour ses goulées futures, — guigne les enfants marqués du signe de la race damnée... — Le puits est là, devant eux, sordide; — des cheminées se dressent, comme les cierges noirs — d'un noir autel...

— La fosse crache et ronfle — avec toutes ses courroies, — ses machines et ses chevalets, — son beffroi... — C'est le monstre sans cœur qui mange la chair des hommes... — Elle ronfle, la fosse, et semble faire un somme — après avoir goinfré tout son souf.

— Et tout à coup, — on dirait que le beffroi tend le cou... — une cloche a sonné dans le jour qui décline, — le monstre réveillé se remet à l'affût : — des hommes ont remonté, d'autres descendent...

— Dans la nuit qui tombe, la fumée des cheminées s'effiloche...

- 110 *Dilé l' tèris', dès-inocints*  
*Djoûw'nut a fé lès grands, do lins qu'on-ulau bawé*  
*Et qui l' pus', cor on côp, si rimplit jusqu'à l' gawé;*  
*One molète grûle; dins l'ombe, sourwàvèse, li fosse riprint*  
*L'air d'one mwêche bièsse qui chîme sès grawes*
- 115 *Et qui ratint.*

## NOTES

*Li mèycâ paurt.* — V. 10. *bén* : la graphie *én* (*djardén, féén, réén, etc...*) indique la nasalisation d'un *é* très fermé.

V. 11. *myète* ne comporte qu'une syllabe, le *y* ayant la valeur d'une semi-consonne. Voy. plus loin *fyêvè, rifyant, etc...*

*Feus d' ranches.* — V. 6. *rabén* (*rabin* à Namur), petit fagot de brindilles provenant de la taille des arbustes et des haies. Faire des *rabéens* = *rabiner*.

*aye* (haie) et non *hayé* ou *hâyé*; le groupe dialectal namurois ne prononce plus l'aspirée *h* d'origine germanique : *alène, anète, ar-èt-ote, uréé* en regard du liégeois *halène, hanète, hâr-èt-ote, houréyé*.

*Fillés d' l'Aviêrje.* — V. 19. *Su lès fouyes dèdja cûtes*, litt. « cuites », c'est-à-dire mortes, flétries par la gelée.

*Li veuve.* — V. 8. *ramponau*, bourse de toile suspendue à un cercle de métal; sert à filtrer le café. Le mot est entré avec ce sens dans le français de nos régions.

*Li ristindeûse.* — V. 1. *afflidjîye*, « affligée », uniquement au physique donc : estropiée, infirme.

V. 5. — *cwârbiye*, corbeille à layette; d'où, layette.

V. 9. — *curicûse*. Le wallon a gardé le sens du latin *curiosus* (*cura*) « qui a soin de ». En liégeois. « *in-ome curicûs di s'cwér*, un homme qui aime de faire toilette ».

*cayêt*, dérivé de *câye*. Se dit d'une pièce de vêtement et, par extension, au pluriel seulement, de menus objets (bibelots, joujoux...). Désigne aussi parfois, le petit morceau de bois dont on se sert pour allumer le feu, pour caler, etc.

*L'èboul'mint.* — V. 3. *pires di stape*, t. de houill., pierres du bossement assemblées en murailles provisoires destinées à empêcher les glissements de terrain.

---

— Près du terris des innocents — jouent aux grandes personnes, tandis qu'une sirène aboie — et que le puits, de nouveau, s'emplit jusqu'aux mâchoires; — une molette gronde; dans l'ombre, sournoise, la fosse reprend — l'air d'une mauvaise bête qui aiguise ses griffes — Et qui attend.

Marcel FABRY.

V. 4. — *stancener*, « t. de houill., boiser (surtout la taille), soutenir le terrain mis à découvert par l'enlèvement du charbon » (*Dict. liég.*).

*Leûs-êfants*. — V. 11. *choûrchiye* (*choûchiye* à Namur), de *choû*, giron; liég. *hôt'lêye* (*hôt*), contenu du giron. Pris ici dans un sens dérivé.

V. 48. — *cârés* (carreaux). Dans *Li veuve* (v. 1.), on avait *câraus* (vitres d'une fenêtre). Le carreau de la mine, c'est-à-dire la cour du charbonnage, se dit, dans le bassin de Charleroi, *câré* ou *cârau*.

V. 89. — *raculot*, dernier né d'une couvée ou d'une famille. Le fr. *culot* ou le w. *raculot*, c'est proprement le fond (*cul*, *cu*) du nid.

M. PIRON.

